

Marie-Louise QUERON – Saint-Samson

Marie-Louise QUERON, épouse PINEAU, née à Saint-Samson en 1936 et y habitant en 1944.

Témoignage recueilli par Jean Claude Bosquain et Maryvonne Letirand le 18/11/2014.

Mon père, M. QUERON, agriculteur à Saint-Samson, fut maire de la commune de 1945 à 1957. Notre ferme, en bordure des marais de la Dives alors inondés, fut occupée par les Allemands qui ne nous avaient laissé qu'une partie du logement. Peu respectueux des lieux, ils ont laissé des traces de brûlure sur le parquet d'une chambre, posé du beurre sans protection sur un beau guéridon dans la chambre de mes parents. Au retour d'exode, nous avons retrouvé les tiroirs de la desserte brûlés sur le carrelage de la salle à manger, et d'autres meubles dans un champ derrière la maison. Nous n'étions pas les seuls dans ce cas.

On a dit que Rommel était venu au manoir de La Brousse et était passé devant la ferme pour organiser l'inondation des marais. Mais mon premier souvenir concerne un avion allemand abattu sur la commune de Basseneville au lieu-dit Varville, à proximité de l'église. Ses occupants furent tués et enterrés sur place. Ils furent probablement exhumés dans les années 56-57.

Dans la nuit ou au matin du 6 juin 44, deux parachutistes anglais tombèrent à côté de la ferme. Ma mère les cacha dans l'étable durant deux ou trois jours et les nourrit bien évidemment. Dès le premier jour, elle dissimula les parachutes sous un lit. Pour jouer je me fis une robe de mariée avec la toile de ces parachutes. Quand ma mère me vit, elle me fit rapidement retirer mon déguisement. Aussi dès qu'elle put, elle les enterra dans le jardin.

Nous craignons les bombardements car le pont de Saint Samson sur la Dives, qui sera pris et repris sept fois, était un enjeu important pour les Alliés et les Allemands. Peu de jours après le débarquement, mon père et quelques habitants du village ont creusé une grande tranchée dans le bas du champ derrière l'étable pour y dormir, abri recouvert de madriers. Un soir, un taureau échappé est venu gratter sur les madriers. Nous avons eu peur qu'il passe au travers de notre toit improvisé.

Il me revient le souvenir de l'arrestation de Monsieur Ernest MARIE pris en otage par les Allemands, soupçonné d'avoir hébergé des parachutistes dans sa ferme en bordure des marais ; mon père intervint à la kommandantur située au manoir de La Brousse pour le faire libérer. Il fut relâché deux ou trois jours plus tard.

L'évacuation du village se fit le 8 juillet 1944 en charrettes et vachère. Nous sommes partis avec une vingtaine de personnes dont les familles DUHAMEL, COUPEAU, LANGLOIS et MARIE. Nous avons emmené avec nous un troupeau de vaches et notre chien qui fut blessé. Cette anecdote m'émut car, ayant la patte écrasée par la roue d'une charrette, il fut bandé par mon père et transporté en charrette. Nous avons été hébergés la première nuit dans une ferme à Angerville, puis à Manerbe dans un hangar pendant un long mois. Durant notre exode, personne ne fut tué ou blessé.

Sur le chemin du retour, de nombreux cadavres de soldats noirs américains gisaient dans les fossés. Ma mère me cachait les yeux pour ne pas voir ce triste spectacle. Arrivés à la ferme, on trouva des mines sur la pelouse devant la cave. On se rendit dans le bourg, sur la route nationale, pour saluer les convois américains conduits par des noirs qui nous donnèrent des oranges, des chewing-gums, du pain blanc et du chocolat.

Après la libération, un prisonnier allemand nommé Rudolph Wieprecht, 27 ans, fut mis au service de ma tante âgée habitant à Troarn ; il lui disait qu'elle lui rappelait sa mère. Quelques années plus tard, il revint nous voir, nous dit qu'il avait été bien traité et qu'il gardait un bon souvenir de ma famille. Il revint une seconde fois avec son épouse. Plus tard, nous reçûmes le faire-part de son décès.